

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE.

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez M. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M<sup>lle</sup> NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur, par la poste  
Un an. . . 18f. » 24f. «  
Six mois. . 10 » 15 «  
Trois mois. 5 25 7 50

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes — seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

La *Gazette de Breslau* assure « que la rupture est sur le point d'éclater entre l'Autriche et la Russie. »

Le même journal dit, au sujet de la Prusse :

« Vienne, 14 octobre. — On attend aujourd'hui la réponse du cabinet de Berlin à la note autrichienne du 20 septembre. Le Cabinet fera, simultanément avec cette note, une communication aux autres gouvernements allemands. On est très-curieux ici de connaître le contenu de la note, parce qu'on espère que l'Autriche et la Prusse affronteront en commun les dangers qui deviennent imminents. Notre cabinet ne négligera rien pour arriver à une entente commune avec la Prusse et l'Allemagne. Mais il faut que les propositions de Berlin s'accordent avec les points de garantie et ne fournissent pas au cabinet de Saint-Petersbourg la perspective de pouvoir spéculer sur l'irrésolution de l'Allemagne. Si l'on en croit les bruits qui circulent, les cabinets de Vienne et de Berlin sont d'accord sur le principe et décidés à envoyer un ultimatum à Saint-Petersbourg, afin de demander l'acceptation des points de garantie, et, en cas de refus, à proposer à la Diète de Francfort la mobilisation d'une partie du contingent fédéral. »

La *Gazette de Cologne* prétend que la Prusse se serait décidée à entrer dans une voie nouvelle :

« Berlin, 16 octobre. — Il se confirme de plus en plus que l'on cherche ici à rentrer dans le concert européen, c'est-à-dire qu'il s'agit de s'écarter, autant que possible, de la politique professée par la *Nouvelle Gazette de Prusse*. Cependant ce changement politique ne s'est encore manifesté par aucun acte officiel. Le prince de Prusse ne se rendra point à Vienne, cela est positif; mais on assure qu'il prendra part à des délibérations de la plus haute importance. Dans tous les cas, si le cabinet prussien entre dans la nouvelle voie que nous venons de signaler, ce n'est point parce qu'il se laissera entraîner à la remorque de la politique autrichienne, mais; bien au contraire, en prenant l'initiative et en se mettant à la tête des véritables intérêts allemands, c'est-à-dire de ceux qui ont plus d'importance, pour lui, que la navigation de la mer Noire. La Prusse, en voyant l'impossibilité d'une localisation de la guerre contre la Russie, par suite de l'opiniâtreté de cette puissance, cherchera à se prévaloir des préjugés

qu'elle et toute l'Allemagne ont subis en 1849 et 1850. Ainsi, on peut s'attendre, à cet égard, à de nouvelles résolutions. La *Gazette d'Augsbourg* s'exprime ainsi à ce sujet. « Le moyen le plus sûr de se mettre au niveau de l'action de l'Autriche, c'est, pour le roi de Prusse, de se mettre en concurrence avec l'empereur d'Autriche. Pour prétendre aux sympathies de la nation allemande, la maison de Hohenzollern est aussi allemande que la maison de Habsbourg : ces deux noms ont le même écho dans les pays allemands. Il y a également, pour la Prusse, des Principautés qui désirent être placées sous la protection allemande; la Prusse est également dans le voisinage d'une mer où l'on désire une autre domination que celle de la Russie. Le Schleswig-Holstein et la Courlande ne sont pas moins importants que la Valachie et la Moldavie; la Vistule équivaut au Danube, et la mer Baltique se trouve sur la même ligne que la mer Noire. La Prusse n'a pas, en ce moment, d'autre adversaire que la Russie et elle-même. »

## THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Le *Constitutionnel* publie la lettre suivante, écrite du bivouac de Chersonèse, le 3, c'est-à-dire de dessous les murs de la ville assiégée.

« Bivouac du cap Chersonèse, 3 octobre.

« ... Ma dernière lettre était de Balaklava, et vous a, quoique sommairement, renseigné sur les événements jusqu'à cette époque. Elle est bien singulière, toute cette campagne! de ma vie je n'ai vu un si beau temps et si bien soutenu. Depuis un mois nous n'avons eu qu'une seule fois de la pluie, et encore a-t-elle été très-courte. La bataille d'Alma a redoublé la confiance dans l'armée française et dérangé tous les plans des Moscovites. Aujourd'hui encore, quand je pense que 45,000 Russes, dans une position inaccessible, avec 120 canons, ont disparu devant nous comme de la fumée dans l'espace de trois heures, je crois rêver.

« Nous avons trouvé 2,000 blessés russes et plus de 1,000 tués, sans compter ceux qu'ils ont emmenés avec eux ou qu'ils ont abandonnés en route, et que nous avons rencontrés depuis en les poursuivant. On prétend qu'ils ont perdu 7,000 hommes, tant tués que blessés. Aussi la panique a-t-elle si grande parmi les Russes et continue de l'être, qu'ils n'osent plus se montrer nulle part. Une partie se tient enfermée dans Sébastopol, et l'autre erre quelque

part dans les environs de Simféropol. Nos marches à travers des montagnes et des forêts, des rivières et des marais, se sont effectuées sans aucun obstacle. L'occupation du cap Chersonèse, depuis Balaklava jusqu'à la mer, à la distance de trois verstes de la ville, a eu lieu sans coup férir. Nos reconnaissances journalières vont jusqu'aux murs mêmes de la ville sans rencontrer aucune résistance. De temps en temps seulement on nous jette quelques bombes, mais qui ne font aucun mal à personne. Bref, nos soldats eux-mêmes n'en reviennent pas, en voyant une si effrayante démoralisation. La position que nous occupons maintenant, et qui domine la ville, est imprenable, et si les Russes parvenaient même à réunir 150,000 hommes, ils ne nous feront rien, et n'empêcheront pas la prise de la ville. En effet, celle-ci est si faiblement fortifiée de ce côté que le général Canrobert nous a dit hier : « Que le bombardement une fois commencé, avant six jours nous serons dans la ville. » Aujourd'hui on élève notre première ligne de fortifications, sur lesquelles deux cents bouches à feu de siège vont être placées. C'est énorme! Et quelle musique cela fera quand tout cela chantera le duo avec les canons russes! Mais, de notre côté, nous sommes forts de notre position et de l'esprit qui anime nos troupes, et je suis sûr qu'avec l'aide de Dieu, le repaire de ces barbares s'envolera en fumée. Le général Canrobert est un homme actif, prévoyant, plein d'ardeur et très-aimé du soldat; il ne doute pas un seul instant du succès. Les Anglais, quoique lents, pénètrent pourtant en avant avec la froide violence d'un coin d'acier. »

On écrit de Bucharest que tous les équipages du pont qui se trouvent dans cette ville sont transportés à Matchin. On organise à Schoumla un régiment de pontonniers qui se rend également dans cette ville. Toutes les troupes du Danube, à l'exception des garnisons des forteresses, se dirigent vers la Dobrudscha. Omer-Pacha doit commencer, le 23, une tournée d'inspection, dont le terme sera Ibraïla; il reviendra ensuite à Schoumla, où il établira son quartier-général. La meilleure entente existe entre Omer-Pacha et les généraux autrichiens qui sont à Bucharest. On se communique, par des dépêches, toutes les nouvelles importantes.

On mande de Varna, le 8 octobre, que trois bâtiments de commerce, qui ont été pris, à proximité

## FEUILLETON

## LE DERNIER COLONEL

(Suite.)

— Revenons, Colonel, revenons, je vous prie, lui dis-je. Je croirai tout ce que vous voudrez. Votre coup de tête... — Ce fut magnifique! reprit-il, quarante mille francs dans la soirée. Le lendemain autant, je crois. En huit jours j'avais amassé cinq cent mille francs. Eh! bien, j'étais devenu tout-à-coup économe, prévoyant, avare! Je plaçais mon argent tous les jours avec un soin vigilant. J'achetais des rentes sur l'Etat; je m'enrichissais d'inscriptions sur le grand-livre, n'osant pas me hasarder ailleurs, me méfiant de tout le monde, de toute affaire, de tout placement, et ne trouvant pas même que l'Etat tout entier, la caisse du trésor public, la France et ses milliards, ne trouvant pas, vous dis-je, que toute cette puissance-là m'offrit assez de garantie pour ces pauvres cinq cent mille francs si miraculeusement gagnés. C'est que j'aimais, c'est qu'en même temps je me vengeais; c'est que je voulais enlever dans mes bras la femme de mon adoration, lui donner mon nom, l'épouser devant tous, la protéger elle et son enfant; c'est ce que je voulais à tout prix acquérir, posséder, et le trésor obtenu, le conserver avec des précautions inouïes; en un mot, c'est que je voulais avoir de la for-

tune. J'étais donc devenu avare, affreusement avide, altéré d'or, allant l'enfourer aux caisses de l'Etat; veillant aux formalités des inscriptions comme le plus tenace procureur. Audacieux toutes les nuits avec la fortune sur le terrain brûlant du jeu; mais dans la journée, prudent, inquiet, minutieux, dissimulé, besogneux, effrayé même dans l'œuvre du placement... *Je voulais avoir de la fortune.* Phrase électrique qui tantôt retentissait autour de moi comme un coup de tonnerre, tantôt comme un accord angélique.

Le colonel s'interrompit. Il mit la tête à la portière et me dit :

— Je crois que nous approchons. Si nous remettons la suite de ce récit à notre retour...

V.

Nous arrivions, en effet, dans l'avenue de l'habitation que nous allions visiter. Il était près de minuit. Je ne savais trop comment nous serions reçus par les gens du logis, tous probablement endormis d'un profond sommeil en ce moment. Le colonel ne témoignait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Il regardait déjà de droite et de gauche les bois et les terrains de la propriété, avec la curiosité d'un homme qui a fort envie d'acheter.

— Voilà qui s'annonce bien, me dit-il, essence de chêne de ce côté-ci, futaie et bois-taillis; de ce côté-là, prairies artificielles, terres arables et même un petit lac dans le fond. Nous verrons la maison.

Nous arrivions à la grille d'un petit château dont l'architecture était parfaitement en harmonie avec le paysage romantique. Mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant les deux grands fanaux de la porte d'entrée éclairés tous les deux et, dans la cour, les lumières des lanternes de vingt ou trente voitures rangées en bataille sur plusieurs lignes.

— Eh? mais, dis-je au Colonel, il y a une fête ici! — J'en suis ravi, reprit-il, je craignais de manquer de clarté pour visiter la maison tout à mon aise.

Il regarda mon costume et le sien.

— Nous sommes en habit tous les deux, reprit-il, et assez proprement équipés pour ne pas blesser l'amour-propre du maître de la maison. — Mais, Colonel, sans être invités, ni connus... — Si j'étais l'un et l'autre, dit-il, on ne me verrait pas ici, je vous en réponds.

Il fallut bien le suivre. Le concierge et les gens nous prirent pour des invités et nous firent les premiers honneurs de la maison. Arrivés dans le grand péristyle, chauffé comme une serre chaude et tout rayonnant de fleurs et de lumières, on nous demanda qui il fallait annoncer. Le colonel dit à son tour :

— Veuillez prier le maître de la maison de venir jusqu'ici. — Je crois que milord est bien occupé en ce moment, répondit un domestique; on a servi le souper... — Ah! diable, me dit à demi-voix le colonel, nous sommes chez des Anglais.

d'Odessa, par des croiseurs français, sont entrés dans le port. Ils sont chargés de sel, de farine et d'eau-de-vie, et se dirigeaient sur Kaffa. (Lloyd, de Vienne.)

Vienne, 17 octobre. — La nouvelle du grand incendie qui a eu lieu à Sébastopol se confirme. Le principal des magasins d'approvisionnement a été la proie des flammes. Une grande partie des vivres ont été brûlés. Jusqu'au 6, les Russes n'avaient pas fait de tentatives pour interrompre les travaux des assiégeants.

Les alliés ont l'intention de faire partir une partie de l'expédition pour les embouchures du Danube, afin d'appuyer les opérations d'Omer-Pacha, aussitôt que la flotte russe et les ouvrages élevés au sud de Sébastopol auront été détruits. La plus grande partie de la flotte alliée se rendrait ensuite à Odessa. Le reste continuerait à canonner les forts détachés, au nord du port. Il ne paraît pas que les alliés aient l'intention de conquérir la province de Crimée. — (Presse de Vienne.)

Parmi les causes qui ont retardé l'attaque du 9, contre Sébastopol, on indique un mouvement du prince Menschikoff, de Bakchisarag vers le sud, qui a nécessité un contre-mouvement de l'armée alliée; la difficulté des approvisionnements de Balaklava, et la nécessité d'attendre qu'Omer-Pacha puisse commencer ses opérations contre la Bessarabie. Les troupes d'Omer-Pacha, sur la demande expresse de lord Raglan, doivent marcher de front avec celles de la Crimée. — (Ost-Deutsche-Post.)

Le *Moniteur* publie la dépêche suivante, adressée par le ministre de France à Vienne au ministre des affaires étrangères :

« L'agent consulaire d'Angleterre à Varna écrit le 16, à M. Colquhoun, à Bucharest, qu'il reçoit une lettre datée des hauteurs de Sébastopol, le 13, et qui contient ces mots : « Nous ouvrons le feu avec 200 pièces de canon; la place ne peut pas tenir plus de cinq jours. » M. Colquhoun transmet cette nouvelle à lord Westmoreland et à lord Clarendon, sous toute réserve. »

Un officier polonais qui a déserté, a donné des renseignements sur le nombre et la disposition des troupes à Sébastopol et sur la nature des fortifications du côté qui regarde le camp français. Les Polonais n'attendent que le moment favorable pour désertir. Un des amiraux russes se serait tué parce qu'il n'a pas voulu adopter son opinion qui était de ne pas couler bas les vaisseaux dans le port. Du reste, on cherche à égayer les habitants de Sébastopol; il y a des réjouissances et des bals tous les soirs dans les forts et sur les vaisseaux.

Lord Raglan s'est établi dans un collège à la distance de 4 milles de Sébastopol; son état-major est campé autour de lui. — Havas.

Des lettres de Varna donnent quelques détails sur la manière dont les vaisseaux de ligne ont été coulés dans le port de Sébastopol. Ils ont été disposés de façon à former deux barricades, composées chacune de trois vaisseaux et entre lesquelles reste un passage pour un seul bâtiment; passage fermé provisoirement par des chaînes. Il n'est pas impossible néanmoins de pénétrer dans le port par ce dé-

filé artificiel, mais cela est très-difficile. La partie des vaisseaux coulés qui s'élève au-dessus de la surface de la mer a été chargée de poix et de matières inflammables auxquelles on mettra le feu si les bâtiments de la flotte alliée essaient d'entrer. — Havas.

« Vienne, 20 octobre.

« Une dépêche particulière de Bucharest, en date du 16 courant, annonce que le bombardement de Sébastopol a commencé le 13. On a employé 200 pièces d'artillerie de gros calibre. — On pensait que Sébastopol ne tiendrait pas plus de trois ou quatre jours.

« 30,000 Russes ont passé le Danube et ils sont entrés dans la Dobrudscha. L'avant-garde est à Babadagh. — 12,000 Russes sous les ordres de Uschakoff occupent les passages du Danube près Toultscha. » (Morning-Chronicle)

« Varna, 8 octobre.

« Il est arrivé ici une dépêche de lord Raglan pour suspendre l'embarquement de nouveaux renforts. Sa Seigneurie regarde comme tout-à-fait suffisantes les forces déjà concentrées en Crimée. Les troupes de réserve continuent de stationner ici, de manière à être embarquées au besoin. On transporte encore des troupes anglaises et françaises de Kustendjé et Bergas en Crimée. » — Havas.

Marseille, jeudi 19 octobre.

Le *Pharamond*, arrivé ce matin, ramène le général Thomas convalescent. Il apporte des nouvelles de Constantinople du 10, et de Balaklava du 8.

Les travaux du siège étaient couverts par des retranchements contre les attaques du dehors. Le prince Menschikoff n'avait fait aucun mouvement offensif. Le bruit d'un engagement avec son corps d'armée, qui avait couru, était démenti.

Le matériel de siège est élevé à 400 pièces, par le débarquement des canons des escadres. Les amiraux, pour satisfaire l'ardeur des marins, avaient été obligés de tirer au sort ceux qui prendront part au siège.

Les Russes, de leur côté, emploient également leurs matelots et les canons de leurs vaisseaux à la défense des remparts.

Le feu contre la place doit s'ouvrir bientôt : on pense qu'il suffira de 48 heures pour ouvrir la brèche. La nouvelle de la capture de l'aqueduc conduisant l'eau à Sébastopol est confirmée.

Balaklava, parfaitement fortifié, sert de dépôt général. Le Port renvoie 10,000 hommes pour y tenir garnison. La moitié a été embarquée, le 9.

L'ambassadeur turc a quitté la Perse, laissant un chargé d'affaires. Il a été décoré par le Shah de l'ordre du Soleil et un bataillon de la garde l'a accompagné jusqu'à la frontière avec les honneurs dus à son rang.

Athènes, 12 octobre.

4,500 Français sont partis du Pirée pour la Crimée. L'amiral Le Berhier de Tinan a pris le commandement de l'expédition. — Havas.

Des correspondances particulières apportées par le dernier paquebot du Levant arrivés ce matin à Marseille, annoncent qu'à la date du 7 octobre les batteries de siège étaient établies et que le bombardement devait commencer le 9.

chacun à sa manière de vivre. Soit, Messieurs, entrez et soyez des nôtres. Je me nomme le colonel Florimond, dit mon compagnon extraordinaire.

Je me nommai à mon tour et nous suivîmes le noble Anglais dans le brillant appartement où on célébrait le joyeux anniversaire de sa naissance, heureux événement pour le monde ! La fête nous parut tout d'abord charmante et du meilleur goût. On soupait dans une galerie gothique à vitraux colorés et toute tapissée d'armures. Il y avait là dix ou douze petites tables élégamment servies. Le maître de la maison nous précédait et nous amenait à sa femme assise à une table à l'extrémité de la galerie. Il y avait dans tout cet appartement un parfum de bonne compagnie très-élevé.

— Milady, dit l'Anglais à sa femme, je vous présente...

Il n'eut pas la peine de prononcer le nom du Colonel ni le mien; un cri retentit; la belle lady se trouvait mal : elle venait d'être mordue au pied par un épagnenil, un petit Charles II, placé sous la table. Ce fut un broohaha extraordinaire. Dans tout ce péle-mêle, le Colonel trouva moyen de me dire à l'oreille :

— Regagnons notre voiture, mais le plus tranquillement possible. La femme du maître de la maison n'a pas été mordue au pied, mais bien au cœur. Elle m'a reconnu; quelle fatalité !

Nous quittâmes la maison sans qu'on fit la moindre at-

Selon les calculs du génie et de l'artillerie, on espérait que la place serait emportée vers le 18.

Des déserteurs de l'armée du prince Menschikoff assuraient qu'aucun renfort ne lui était encore parvenu.

On parlait d'une sortie des assiégés, qui auraient été vigoureusement repoussés. — Alfred Tranchant. (Patrie.)

#### REVUE DE L'OUEST.

On écrit de Longué au *Journal de Maine-et-Loire* : Le Conseil général dans sa dernière session avait reconnu que l'état actuel de l'église de Longué menaçait ruine et compromettait la sûreté des personnes qui la fréquentaient. Ces craintes se sont en partie réalisées. Mardi soir, sur les deux heures, un des clochetons qui entourent notre vieux clocher s'est écroulé et a brisé 96 mètres de la toiture du chœur, de la sacristie et de la chapelle de la Sainte-Vierge. Les voûtes ont été préservées par les chevrons qui, brisés en plusieurs endroits, ont néanmoins amorti la violence de la chute des pierres.

Nous remercions la Providence que cet accident soit arrivé dans un moment où les fidèles n'étaient pas réunis à l'église; car il est évident que la frayeur et la précipitation dans la suite qui en aurait été le résultat eût occasionné de grands malheurs. Déjà, à une époque assez reculée, pareille crainte s'était manifestée dans l'église par la chute du battant de la cloche et une personne avait été étouffée à la porte.

L'autorité supérieure, prévenue de ce dernier accident, prendra, nous n'en doutons pas, toutes les précautions que dicte la prudence, et elle hâtera probablement l'adoption et l'exécution du nouveau projet d'église devenu de plus en plus nécessaire en présence d'éventualités aussi effrayantes.

M. Bineau, ministre des finances, écrivait, il y a quelques jours, à M. le Préfet pour lui dire qu'il venait de lire dans le *Journal de Maine-et-Loire* l'article que nous avons publié sur la mort glorieuse du lieutenant Poidevin, tué à la bataille de l'Alma en portant et plaçant le drapeau français dans le camp de l'ennemi; le ministre demandait dans quelle situation se trouvait la famille de ce vaillant jeune homme, et offrait un bœuf de tabac à sa mère.

M. le Préfet ayant répondu le 15, la décision ne s'est pas fait attendre, et une lettre de Son Excellence du 19 annonce que la mère de Poidevin est nommée à un débit de tabac à Passy, près Paris.

Nous enregistrons avec bonheur cette preuve de justice empreinte et de bienveillance pleine de délicatesse du ministre angevin; le pays l'appréciera comme nous. (Maine-et-Loire.)

#### FAITS DIVERS

Les journaux de Paris ont publié, le 20, la note suivante :

« L'avant-dernière nuit, le train express de Bordeaux, qui arrive à Paris vers dix heures du soir, a, par une cause encore imparfaitement connue, heurté près de Choisy un train de marchandises qui le précédait.

Le choc n'a brisé ni renversé aucune voiture.

tention à nous. Nous montâmes dans la voiture et le Colonel dit à ses gens :

— Rue Richelieu, au coin du boulevard.

#### VI.

Les chevaux lancés au grand trot dans l'avenue reprirent la route des Paris. Nous étions l'un et l'autre assez étonnés de ce qui venait de se passer pour qu'il nous fût impossible de dire un mot. Au bout de quelques minutes, le colonel me regarda avec un sourire étrange :

— Eh bien ! finit-il par me dire, vous l'avez vue ! Comment la trouvez-vous ? — Admirable ! Colonel. Mais quelle présence d'esprit ! — Quand je pense, reprit le colonel, que dans ce moment-ci l'Anglais fouette son chien à grands coups de cravache, il me prend un fou rire... Mais ce rire n'est pas gai, ajouta-t-il. Quelle fatalité ! Moi qui l'avais perdue de vue depuis plus d'un an jusqu'à ignorer même son existence... C'est vous qui m'avez indiqué cette habitation, et bien au hasard, n'est-ce pas ?

— Je lui protestai de ma parfaite innocence dans tout ce qui venait de se passer.

— Oh ! je n'en doute pas, dit-il, je connais très-bien les influences malignes de mon étoile pour me méprendre sur ce qui m'arrive. C'est fatal ! c'est fatal ! reprit-il en se frappant le front. — Il me semble, lui dis-je, que si votre émotion vous le permet, il ne serait pas hors de propos ici de reprendre, toujours aussi briève-

Trois ou quatre voyageurs ont reçu quelques contusions sans gravité; mais malheureusement, la machine du train express ayant été renversée sur le talus, le mécanicien a été tué, et le chauffeur a eu la jambe cassée.

« La circulation a été rétablie assez promptement pour que les trains des malles-postes du matin n'aient pas éprouvé de retard. »

— L'Indépendant de Saint-Omer, du 19, annonce que Sa Majesté l'Impératrice vient d'envoyer aux troupes du camp d'Helfaut dix caisses remplies de ballons, de jeux de quilles, de dominos, etc. Ces objets, qui témoignent de la vive et touchante sollicitude de l'Impératrice, ont été reçus par les officiers et les soldats aux cris réitérés de: *Vive l'Impératrice!*

Le même journal dit que l'Empereur va envoyer au camp d'Helfaut des habitations en bois, pareilles à celles qu'on expédie en Australie ou en Californie. Ces maisons serviront de salles de jeux, d'armes, de danse, pendant cet hiver. — Havas.

— Par ordre de M. le ministre de la guerre, 10 cavaliers du 8<sup>e</sup> hussards, en garnison à Lille qui ont sollicité cette faveur, ont pris aujourd'hui, sous la conduite d'un fourrier, le chemin de fer pour se rendre à Marseille, où ils doivent arriver le 25, et être dirigés immédiatement sur la Crimée.

Il paraît que les autres régiments de cavalerie fourniront un pareil nombre d'hommes destinés également à aller renforcer l'armée d'Orient, et que ces nouveaux détachements partiront tous ensemble à la même époque. — Havas.

— Nous trouvons dans le *Morning-Chronicle*, cité par le *Globe* du 20 octobre, l'extrait suivant d'une correspondance, que nous ne reproduisons que sous toute réserve.

« On parle depuis quelque temps, à Paris, d'une visite de l'Empereur et de l'Impératrice des Français à la reine Victoria. Cette visite, très-probable depuis l'alliance des deux gouvernements, est devenue presque certaine, depuis que le prince Albert a visité le camp de l'Empereur à Boulogne. On a des doutes sur l'époque. On croit généralement que cette visite sera remise au printemps, où le Parlement se trouvera réuni, et Londres rempli de population. Je tiens d'une personne que je crois très-bien informée, que cette visite aura lieu au mois de novembre, mais je n'en sais pas au juste le jour. On dit que la Reine et le prince Albert rendront cette visite vers le milieu du mois de mai prochain, époque où l'exposition sera ouverte et où les immenses embellissements de Paris seront terminés. »

On ne pense pas en Angleterre que la promotion de lord Raglan au maréchalat, ait lieu avant la prise de Sébastopol. — Havas.

— Le *Courrier de l'Europe*, du 21, publie une correspondance de Balaklava, en date du 3, d'où nous extrayons le passage suivant plein de gaieté française:

« Personne de nous ne doute que d'ici quelques jours Sébastopol ne soit en notre pouvoir, et nous comptons là-dessus pour nous restaurer un peu et faire notre toilette. Ce dernier mot a besoin d'être expliqué. Le contact avec les Russes a gratifié nos soldats de certains hâtes fort ennuyeux, dont ils

voudraient se débarrasser et qui répugnent à leurs habitudes de propreté. Le soir même de la bataille d'Alma, sur l'emplacement désigné à une compagnie, nous trouvâmes quelques Russes morts et plusieurs blessés. Nous secourûmes ces derniers et les fimes porter à l'ambulance. Quelques pas plus loin, se trouvait une véritable montagne d'effets d'habillement, à faire croire que leurs propriétaires s'étaient sauvés tout nus, pour courir plus vite. On les enleva, mais cette besogne ne s'effectua pas sans danger pour nos troupiers, et la plupart d'entre eux sont forcés pendant le jour de s'éplucher réciproquement et de pourchasser les insectes parasites qui n'ont pas craint de s'attacher aux vainqueurs. Ils procèdent à cette œuvre de destruction le plus gaiement possible, tout en maudissant des ennemis si peu civilisés. « Il faudra, disait l'un d'eux, leur donner une seconde peignée pour les rendre tout-à-fait propres. »

— On mande de Crimée, le 7 de ce mois, que le prince Napoléon aurait reçu une lettre autographe de l'Empereur, dans laquelle S. M. reconnaît pleinement la bravoure qu'il avait montrée dans la bataille de l'Alma, et l'en remercierait. — Havas.

— M. le maréchal de Saint-Arnaud a été enseveli, dit-on, à la manière des guerriers antiques, avec son uniforme et dans un superbe drapeau pris aux Russes à la bataille de l'Alma. — Havas.

— On écrit de Cherbourg, qu'un certain nombre de matelots des équipages de la flotte de la Baltique recevront, pendant l'hiver, des congés de quatre mois, avec la faculté de naviger pendant ce temps à la petite pêche ou au petit cabotage. Cette faveur sera accordée de préférence aux marius qui auront des charges de famille à faire valoir. — Havas.

— De divers points arrivent des nouvelles qui révèlent des indices d'hiver précoces. En Suisse, dit un journal de Fribourg, en date du premier octobre, a eu lieu une rapide transition de l'été à un automne très-froid. Dans la matinée du 30 septembre, la neige a tombé en abondance sur les Hautes-Alpes bernoises et sur Gaggisberg. Le thermomètre est descendu à zéro. Mêmes nouvelles dans les journaux de Genève et du Jura. (*Univers.*)

— On vient de faire en Russie, la découverte d'une spéculation frauduleuse qui peut avoir les plus graves conséquences. Une bande de jais prussiens a imaginé de fabriquer des roubles-papier, et elle y a réussi avec une perfection telle que les experts nommés pour examiner l'affaire ont déclaré qu'il n'y avait aucun moyen sûr de distinguer du papier de l'Etat le papier contrefait. On sait seulement de la façon la plus positive que l'opération a eu lieu sur une très-grande échelle, et que la quantité actuellement en circulation de cette fausse monnaie est considérable. On redoute vivement les complications nouvelles que cette découverte ajoute à une crise financière qui s'aggrave chaque jour, et l'on va jusqu'à craindre qu'elle n'ait un contre-coup dans l'armée à laquelle il ne manque plus pour dernière cause de misère que d'être payée en fausse monnaie. — Havas.

## DERNIÈRES NOUVELLES.

Les noms des militaires du 39<sup>e</sup> de ligne tués ou blessés pendant la bataille de l'Alma ont déjà été donnés dans le *Moniteur* du 15 octobre; le Gouvernement reçoit aujourd'hui la liste générale des officiers de toutes armes qui ont été tués ou blessés dans cette affaire, mais il n'est pas encore à même de fournir de renseignements pour les sous-officiers et soldats des différents corps, excepté toutefois, pour ceux des 30<sup>e</sup> de ligne et 20<sup>e</sup> léger, dont les noms viennent à la suite de la liste des officiers. — Havas.

Vienne, samedi 21 octobre. — Le prince Menschikoff annonce, en date du 14 octobre, que tout allait bien dans Sébastopol.

« La dépêche russe n'infirmé pas, au reste, la nouvelle annonçant que le bombardement de la place a commencé le 13.

« Par une seconde dépêche de Saint-Petersbourg, reçue par Vienne sous la date du 22. Le prince Menschikoff mande (*sic*) que, du 13 au 16 octobre, les troupes alliées ont commencé à découvrir leurs batteries, mais que l'artillerie russe ne leur a pas permis d'ouvrir le feu.

(*N/a.*) Nous n'avons pas besoin de rappeler que les dépêches qui précèdent sont d'origine russe, et que nous ne les répétons qu'à titre de renseignements. — Havas.

## CHRONIQUE LOCALE.

Pendant la nuit dernière, une tentative de vol a eu lieu dans la maison de banque de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> de Fos. Les voleurs sont parvenus à ouvrir les volets des bureaux, situés au premier étage, ont forcé une caisse qui ne contenait que de la monnaie de billon qu'ils n'ont pas daigné emporter; ils ont feuilleté différents registres et se sont retirés les mains vides.

Mais les yeux de la police, qu'il est si difficile d'éviter, parviendront probablement à connaître les auteurs de cet attentat. P.-M.-E. GODET.

## Marché de Naumur du 21 Octobre.

Froment (l'hectol.)	22 10	Graine de luzerne	53 —
— 2 <sup>e</sup> qualité	21 60	— de colza	— —
Seigle	14 40	— de lin	52 —
Orge	14 60	Amandes en coques	— —
Avoine (entrée)	10 —	(l'hectolitre)	— —
Fèves	13 20	— cassées (30 k)	70 —
Pois blancs	56 —	Vin rouge des Cot.,	— —
— rouges	54 —	compris le fût,	— —
— verts	— —	1 <sup>er</sup> choix 1853.	150 —
Cire jaune (30 kil)	163 —	2 <sup>e</sup> —	120 —
Huile de noix ordin.	80 —	3 <sup>e</sup> —	100 —
— de chenevis	60 —	— de Chinon	150 —
— de lin	63 —	— de Bourgueil	140 —
Paille hors barrière	20 —	Vin blanc des Cot.,	— —
Foin 1854 id	58 —	1 <sup>re</sup> qualité 1853	120 —
Luzerne	60 —	2 <sup>e</sup> —	100 —
Graine de trèfle	63 —	3 <sup>e</sup> —	90 —

P. GODET, propriétaire-gérant.

ment que vous voudrez, la suite de votre récit. — Oui, dit-il, oui. En vérité, le moment est bien choisi, et pour vous prouver que j'ai du caractère, revenons à ce drame intime, joué entre Harmance et moi, drame qui ne fut que trop vrai. Que signifie tout ce que l'on écrit, tout ce que l'on représente au théâtre, auprès de la réalité? Tenez, si vous ou moi écrivions jamais l'aventure de cette nuit, qui donc y croira? Revenons cependant. La nuit est toujours calme, la lune belle et sereine; nos chevaux lancés, et la voiture est solide et fort bonne. Tout est bien: je plaçais, je crois, cinq cent mille francs sur l'Etat? — Oui, Colonel. — Plus la fortune vient vite et plus elle s'écoule vite. C'est un peu l'histoire d'un torrent. Aussi vous avez vu comme je cherchais à établir des barrages pour retenir les magnifiques et fécondes prodigalités du jeu en ma faveur. Au bout de trois semaines j'avais bien trente mille livres de rentes très-solidement constituées. Ce n'est pas que dans le cours de ces nuits de lutte terrible je n'eusse éprouvé d'affreuses méchancetés de la part du sort. Il avait fallu souvent me résigner à de cruelles morsures, mais mon opiniâtre résistance, mon calme stoïque, ma volonté de fer frôissaient toujours par force un retour de chances heureuses. Il y avait près d'un mois que je n'avais vu Harmance. A tous ses billets tendres, amers, doux, passionnés, j'avais répondu par des lettres d'une extrême politesse, comme un homme qui veut

se représenter sous d'autres formes et avec un autre costume, moralement parlant. Un billet d'un style moins chaleureux que les autres m'engageait à un rendez-vous. Je crus devoir accepter; le refroidissement du billet m'avait un peu effrayé. Le rendez-vous était donné pour le lendemain à Erméouville, à un point désigné dans les bois. A l'heure convenue, j'étais là, à cheval, et bien pourvu d'armes en cas d'accident. Du fond d'une grande allée, je vis accourir deux beaux chevaux; je reconnus Harmance à sa manière bardie de monter. Elle était suivie d'un domestique. Je mis pied à terre et le chapeau à la main.

— Ah! mon Dieu, dit elle en me voyant, comme vous êtes pâle et maigre! — Madame, répondis-je, j'ai beaucoup voyagé depuis un mois. — En vérité, dit-elle, je ne vous comprends pas. Quelle amère ingratitude! quelle dureté de cœur!

Elle fit signe à son domestique de se tenir à distance et s'avança au pas, toujours à cheval, moi à pied tenant la bride.

— Oh! reprit-elle, que j'ai souffert cruellement! Mais enfin, qu'êtes-vous devenu? vous n'avez pas quitté Paris, puisque mes lettres vous arrivaient et avaient une réponse immédiate. — J'avais de grandes affaires à traiter, Madame. — Quel abominable ton de cérémonie prenez-vous là? — Je sais tout le respect que je vous dois. — Vous voulez vous venger, me faire souffrir..... eh! bien

soyez content, vous me brisez le cœur.

Je vis en effet quelques larmes rouler sur ses joues. Oh! elle était bien belle, dans ce moment-là. Tout-à-coup jetant un coup-d'œil sur le cheval que je conduisais par la bride:

— Grand Dieu! Quelle magnifique bête! s'écria-t-elle. — Oui, repris-je tranquillement, c'est une jument de sang anglais et arabe. Si elle est belle, elle est quelquefois difficile à gouverner. Du reste, jamais meilleur cheval. — Mais cette bête est à vous? — Et à qui donc, Madame? On ne prête ni n'emprunte un cheval de ce prix. — Quelle folie avez-vous faite là! — Moi? point. J'ai acheté ce que je pouvais acheter. — M'expliquerez-vous ce mystère? Au fait, je remarque en vous un changement... — Ne vous perdez pas en vaines conjectures, Madame: j'ai de la fortune. — Depuis un mois? s'écria-t-elle. — Depuis un mois. — Me jugez-vous assez indifférente ou indiscrette pour me refuser toute explication? Et je voyais ses yeux qui brillaient de joie. Son sein était agité, sa main tremblait.

(La suite au prochain numéro.)

## BOURSE DU 21 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 98 40.  
5 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 76 10.

## BOURSE DU 23 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 hausse 45 cent. — Fermé à 98 85.  
5 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 75 95

